

DE LA VILLE A LA CAMPAGNE : CIRCULATION DES PRODUITS ET DES TECHNIQUES CÉRAMIQUES DANS LE LATIUM DES X^E-XV^E S.

Nolwenn LÉCUYER¹

Riassunto : Questa relazione mette a confronto la ceramica in uso nei contesti urbani e rurali tra X e XV secolo, in base al materiale scoperto in cinque siti archeologici, ubicati in un raggio di 60-70 km attorno a Roma. Tale ricerca vuole particolarmente sottolineare l'attività di piccoli centri di produzione locale, in rapporto a tecniche messe in opera in grandi nuclei urbani. Inoltre, si cerca di stabilire quale futuro attenda tali centri dopo il XIII secolo, quando la ceramica policroma fa la sua massiccia entrata sul mercato del mondo rurale.

A l'heure des premières synthèses typologiques et technologiques, il nous a semblé opportun de présenter les conclusions issues de l'étude comparée du mobilier céramique de cinq sites ruraux du Latium septentrional et oriental et de les confronter à ce que nous connaissons des produits en usage en contexte urbain. Occupés entre le Xe et la fin du XIVe s., ces sites fournissent un cadre chronologique intéressant d'autant plus le thème de ce congrès qu'il englobe un moment essentiel –en Italie centrale comme ailleurs– de l'histoire des techniques céramiques : réhabilitation de la vaisselle fine, exploitation et développement des revêtements glaçurés, "industrialisation" de la production.

On ne présentera ici ni les sites, ni les opérations archéologiques dont ils ont fait l'objet, ce qui a d'ores et déjà donné lieu à publications²; on s'attachera seulement à les replacer au sein de leur environnement géographique et économique : ce tableau nous paraît essentiel pour saisir les rapports et contacts possibles, en matière de techniques potières, des zones rurales avec les centres de production les plus importants (fig. 1).

Chacun des sites pris en compte ici est implanté dans un rayon de 60 à 70 km autour de Rome. Les *castra* de Montagliano et d'Offiano, la *villa* S. Agnese et le *castellum* de Castiglione, situés à peu de distance les uns des autres dans la vallée du Turano (Prov. de Rieti), bénéficient d'une position privilégiée par rapport à un axe routier majeur (fig. 2), l'antique voie Tiburtina qui, via Carsoli et Tivoli, les relie à Rome. Le Turano, non navigable, est en outre longé par une route importante puisque constituant l'un des seuls axes possibles entre la Tiburtina et Rieti. Ces sites entraient ainsi simultanément dans les aires d'influence du Nord du Latium et de la Sabine (Rieti et Terni, notamment) et des centres situés plus au Sud tels que Tivoli et Rome. On notera enfin que les Apennins formaient un obstacle tant naturel que politique aux relations de cette zone avec les Abruzzes, ce que semble confirmer le mobilier archéologique jusqu'au XIVe s.

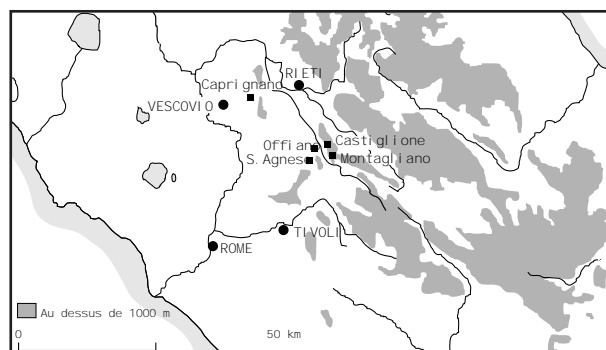


Fig. 1 : Localisation des sites.

pour le moins.

Le cas du *castrum* de Capri gnano (Prov. de Rieti) est un peu plus complexe du fait de son relatif éloignement des principaux axes que représentent le Tibre et les antiques voies menant à Rome (Nomentana et Salaria, notamment). Le *castrum* se trouve cependant à moins d'une dizaine de kilomètres seulement de routes secondaires reliant la Via Salaria à Terni et Rieti, principaux centres –auxquels il faut sans doute ajouter Narni– vers lesquels semblent converger les échanges économiques du site. Dans tous les cas, il faut également compter avec de très nombreux échanges inter-castraux qu'autorise une trame secondaire dense, favorisant sans doute une certaine émulation sur le plan des productions à l'échelle de la micro-région.

Dès l'abord, il convient de signaler que la céramique en usage sur ces sites répond à un faciès régional assez cohérent sur les plans techniques –modes de cuisson et types de revêtements identiques– et morphologiques –le répertoire formel reflétant des pratiques traditionnelles locales. Ces ensembles

¹ Université de Provence Aix-Marseille I, Laboratoire d'Archéologie Médiévale Méditerranéenne (UMR 9965).

² Ces sites ont fait l'objet soit de fouilles programmées menées par l'École Française de Rome sous la direction de G. Noyé (EFR/UMR 9967) en ce qui concerne le *castrum* de Capri gnano en Sabine (Noyé 1984 ; Bougard 1986, 1988), soit de campagnes de prospection doublées de sondages sur des habitats choisis pour la richesse de leur dossier historique : ainsi, les *castra* de Montagliano (Bonasera 1991 ; De Minicis 1991 ; De Minicis 1995a ; Lécuyer 1991) et d'Offiano (Bonasera 1992 ; De Minicis 1993 ; Lécuyer 1993), de part et d'autre du Turano, la *villa* S. Agnese (De Minicis 1995b ; Lécuyer 1995b) et, tout dernièrement, le *castellum* de Castiglione ont fait l'objet de fouilles partielles dirigées par É. Hubert (EFR/UMR 9967).

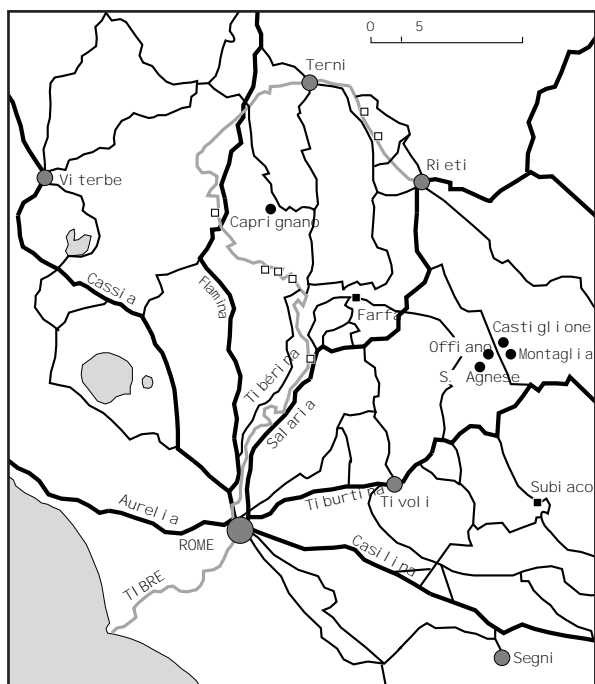


Fig. 2 : Les routes de la Sabine médiévale (d'après Toubert 1973).

sont cependant constitués de produits dont la qualité diffère de façon sensible des produits en usage à Rome. Ceci tient à l'évidente exigüité du marché de la céramique qui repose essentiellement sur des fabriques non plus régionales mais micro-régionales, voire locales, dont la production reste relativement hermétique aux apports extérieurs ; ceci influe à la fois, et par voie de conséquence, sur l'évolution technique de la pratique potière et sur la diffusion des produits d'importation. Cette fermeture du marché "rural" restera effective jusqu'au milieu du XIII^e s. alors que de nombreuses importations de provenance plus ou moins lointaine transitent depuis longtemps dans les grands marchés urbains ou portuaires.

La vaisselle de table a la première bénéficié des recherches techniques peu à peu mises en œuvre par les potiers ; c'est pourquoi nous nous attarderons davantage, tout d'abord, sur cette classe céramique. Certaines innovations toucheront ensuite les ustensiles culinaires (céramique de cuisine et de cuisson) et tendront à modifier l'organisation régionale des structures de production, ce que nous tenterons de montrer dans une seconde partie.

LE CONTEXTE URBAIN : UN MARCHÉ DE MASSE

L'avance technique des grands centres est indéniable ; sans doute résulte-t-elle tout à la fois d'une demande quantitative plus importante qui oblige à l'adoption de solutions permettant de moderniser la production et de la nécessité d'atteindre des qualités concurrentielles vis à vis des marchandises d'importation, massivement mises en circulation, dont

la suprématie technique et esthétique séduit rapidement la clientèle. Cette avance relève également de l'effervescence artisanale autour des grandes villes, grandes consommatrices, passant tout à la fois par la mutuelle concurrence et la transmission des savoirs (échanges, apprentissage et diffusion de nouvelles techniques).

Les fouilles de la Crypta Balbi (Manacorda 1986) et leurs publications (Manacorda 1985 ; Paroli 1990a) fournissent actuellement la documentation la plus aboutie sur l'évolution de la typologie et la composition du vaisselier céramique de la Rome médiévale : nous nous en inspirons largement pour dresser un tableau synthétique de l'évolution typologique et technologique de la céramique de table produite en contexte urbain entre le Xe et le XV^e s.

La *ceramica a vetrina pesante* (glaçure épaisse) et *a vetrina sparsa* (glaçure éparse) sont, dans les limites de notre étude et par ordre chronologique, les premières productions caractéristiques du Latium médiéval. Il convient d'aborder la présentation de ces deux types en faisant le point sur les débats de spécialistes qu'ils ont suscités dès le début de ce siècle et qui semblent aujourd'hui avoir trouvé une issue (Paroli 1992a). C'est en effet la fouille de la Fontaine de Juturne, sur le Forum, au début du siècle, qui ouvre le problème de la céramique glaçurée médiévale en Italie centrale : un lot de 80 cruches entières associées à environ 1500 fragments est alors présenté par G. Boni (1901) dans la publication de cette structure comblée, selon une première estimation (Ballardini 1964 : 143), au VIII^e ou IX^e s. Ce même type de céramique est découvert plus tard lors de la fouille du site de Santa Cornelia, à environ 15 km au nord de Rome. La première datation alors proposée pour ce mobilier est comprise entre 750 et 850 (Whitehouse 1967 : 52), puis resserée aux environs de 800 dans la publication finale (Whitehouse 1980). Parmi les nombreux détracteurs de cette datation haute, O. Mazzucato (Mazzucato 1968 : 153-155 et 1972 : 61) qui argue alors de la ressemblance frappante des formes de la *ceramica a vetrina pesante* avec celles de la *ceramica a vetrina laziale*, autre type de céramique seulement produit et diffusé à partir de la fin du XII^e s. et pendant le XIII^e s. Au début des années 80, la publication des monnaies –jusqu'alors inédites–, trouvées en association avec la *ceramica a vetrina pesante* dans le comblement de la Fontaine de Juturne, suggère une datation encore antérieure à la première proposition : ce type pourrait être en usage dans le cours du VI^e s. ou au début du VII^e s., comme production tardo-antique, héritage direct des techniques romaines ou byzantines. On donnait alors (Whitehouse 1985 : 105-106) un descriptif précis de la céramique dite *a vetrina pesante* : il s'agissait de formes –majoritairement des cruches ovoïdes à col cylindrique– à parois épaisses, tournées en argile grise relativement grossière, présentant souvent un décor appliqué en pétales³. L'ustensile est glaçuré par immersion : un épais revêtement (d'où le terme de *vetrina pesante*) recouvre donc toute sa surface externe. Cette description contrastait évidemment avec celle de la céramique *a vetrina pesante a macchia*⁴ : ce type concernait également des cruches, principalement, mais de forme biconique, à col tronconique et bec en amande, aux parois plus fines et tournées en argile assez dépurée ; elles ne présentaient aucun

3 En dernier lieu, cf. Whitehouse 1993.

4 Dès 1985, D. Whitehouse suggérait de la désigner sous le terme de *ceramica a vetrina sparsa* (*sparse glazed*) afin d'éliminer tout lien implicite avec la *ceramica a vetrina pesante* (Whitehouse 1985).

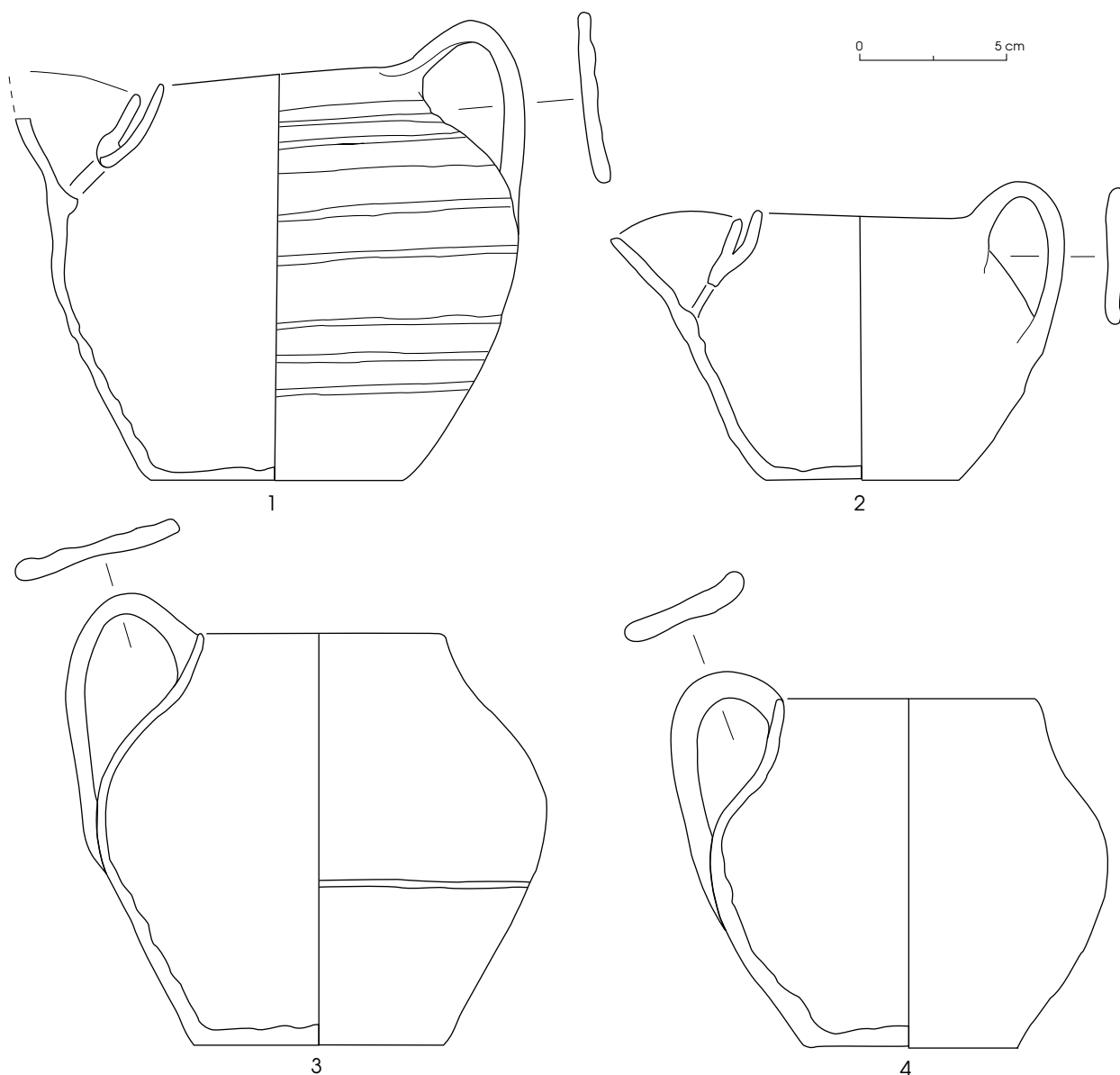


Fig. 3 : Exemples de productions contemporaines (début du XIIIe s.) autour de Caprignano : brocche a vetrina sparsa.

décor appliqué et leur revêtement consistait en taches éparses de fine glaçure au plomb (d'où le terme de *vetrina pesante a macchia* ou *vetrina sparsa*).

Or, les recherches menées depuis ont démontré, au contraire, une évolution lente et régulière d'un type à l'autre : si, en 1985, D. Whitehouse avait raison de prôner une chronologie haute, O. Mazzucato touchait du bout du doigt le problème de l'évolution typologique des formes de *ceramica a vetrina pesante* tout au long des siècles qui la séparent de l'avènement de la *ceramica a vetrina laziale*. On doit aux fouilles de la Crypta Balbi (Paroli 1990b : 314-325) la mise en évidence de cette continuité typologique pressentie par O. Mazzucato (1968 et 1972) et vérifiée lors du séminaire de 1990 sur la céramique glaçurée tardo-antique et médiévale en Italie (Paroli 1992a).

Venue suppléer la céramique *a vetrina sparsa* en Latium à partir du XIe s. –pour les produits importés de l'Italie méridionale– et entre le XIIe et le XIIIe s. pour les productions

régionales (Molinari 1990 : 371-372 et 389-396), la céramique *a vetrina verde* présente une fine glaçure au plomb colorée au cuivre, dont les teintes varient suivant les fabriques du vert pomme au vert émeraude. Elle est généralement posée sur un engobe pâle qui lui confère une plus grande luminosité. La pâte de l'ustensile est, comme on le verra, toujours calcaire et très épurée. Ce revêtement uniforme, qui concerne principalement des pichets, couvre la paroi interne des rares formes ouvertes et l'extérieur des formes fermées. Cependant, la base des pots reste généralement dénuée de glaçure, et parfois même d'engobe. Considérée comme produit de luxe lors de son apparition, cette céramique semble n'avoir jamais abondé hors des villes, ce que confirme le mobilier de nos sites de référence. La production locale (pichets et amphores globulaires principalement) est très vite délaissée au profit de la vaisselle à décor polychrome et la production semble s'éteindre au début du XIve s.

On a longtemps travaillé avec les hypothèses émises par les précurseurs sur la céramique *a vetrina laziale*, première vaisselle décorée de motifs libres, géométriques, zoomorphes ou végétaux : on supposait alors que la *vetrina laziale* était une imitation locale des productions siculo-maghrébines des XIe-XIIe s. (Mazzucato 1976 ; Whitehouse 1976). Il apparaît aujourd'hui qu'il faut attendre le XIIIe s. (Molinari 1990 : 419-425) pour que soit produit en Latium ce type de céramique décorée en vert et brun –pour les fabriques du Nord-Ouest du Latium : Viterbe ou Orvieto– avec quelques touches de jaune –pour les productions de Rome⁵. Cette vaisselle ne présente pratiquement pas d'affinités morphologiques avec les productions méridionales : les rares points communs résident seulement dans certains décors mais ceux-ci, comme l'usage de nouvelles techniques, sont plutôt à mettre au compte de l'évolution qui caractérise de façon générale la céramique de cette époque : plus qu'à un seul modèle, on a sans doute affaire à une émulation inter-régionale aboutissant à des productions qualitativement fort proches (en dernier lieu, cf. Molinari 1995 et Berti 1995).

Les premières productions concernent uniquement des formes fermées, pichets à bec en amande décorés de motifs simples, espacés et colorés en grandes taches. La caractéristique majeure des productions du haut Latium respectivement à celles de Rome est que la base des pots est alors privée de revêtement (Whitehouse 1976 ; Molinari 1990). La seconde moitié du XIIIe s. voit l'apparition de formes ouvertes produites localement en quantité encore réduite. C'est au cours de la première moitié du XIVe s., au terme de laquelle la production de céramique *a vetrina laziale* va s'éteindre, supplantée par la *maiolica arcaica*, que vont se développer les répertoires décoratif et morphologique avec une large déclinaison des formes ouvertes (*ciotole*, *catini* et *scodelle*) et la diffusion de motifs organisés en registres horizontaux sur la panse de *boccali* (pichets), d'*orcioli* (pots-jarres) et de micro-vases.

La *maiolica arcaica* avait également fait l'objet de nombreuses publications qui, comme elles poursuivaient les hypothèses émises en premier lieu pour la céramique *a vetrina laziale*, ont pu être invalidées depuis sur la base de données chrono-typologiques plus fines (Molinari 1990). La naissance et l'affirmation de la *maiolica arcaica* participe du même phénomène caractérisant le XIIIe s., phénomène lié "à une mutation 'culturelle' de la production céramique" (Molinari: 461). Entre la seconde moitié du XIIIe s. et la première moitié du XIVe s., le type le plus attesté reste la céramique *a vetrina laziale* qui évolue parallèlement aux premières *maioliche arcaiche*. Certaines pièces oscillent d'ailleurs entre les deux types au point d'être difficilement imputables à l'un ou l'autre.

Nombreuses sont les formes qui trouvent déjà leur antécédent dans le répertoire morphologique de la céramique *a vetrina laziale* : celles-ci restent les plus attestées jusqu'au début du XVe s., mais sont généralement mieux tournées que les précédentes. Sur le plan technique, l'émail est plus épais et uniforme que les glaçures stannifères de la *vetrina laziale*. De même, la glaçure au plomb qui couvre les zones laissées vierges dans le répertoire de la céramique *a vetrina laziale* est-elle plus épaisse et plus foncée. A Rome, on a également pu constater l'emploi de nouvelles pâtes (Molinari 1990 : 462).

Morphologiquement, les pichets de *maiolica arcaica* se distinguent par un col évasé, un bec plus expansé et un pied plus marqué. Ils présentent un répertoire décoratif complètement nouveau où apparaissent fréquemment, en remplissage des

motifs végétaux ou géométriques, des traits parallèles ou réticulés en manganèse. La gamme des couleurs utilisées s'étend au bleu à partir de la seconde moitié du XIVe s. : de diverse intensité, il vient remplacer le vert dans la bichromie de certaines pièces –les formes ouvertes plus particulièrement–, puis, à partir de la première moitié du XVe s., participe du décor des premiers exemplaires polychromes –bleu, vert et brun. A cette même époque (milieu du XIVe s.), les formes ouvertes deviennent numériquement plus importantes, laissant à penser que la céramique compose alors l'essentiel de la vaisselle : la multiplication des écuelles témoigne également d'une mutation des pratiques de table tendant à une individualisation des repas. Les décors, de plus en plus simplifiés et stéréotypés, font une large place aux motifs récurrents de l'oiseau et de la fleur emplissant le fond des écuelles.

Ces productions "romaines" connaissent un large succès, dépassant largement le cadre régional : c'est surtout le cas de la céramique *a vetrina pesante* et, dans une moindre mesure, *a vetrina sparsa*, exportée par voie de terre ou de mer en divers points du bassin méditerranéen (Bonifay 1986 ; Paroli 1992). L'étendue de cette diffusion s'explique par la nette avance technique et esthétique de ces types, notamment sur les productions contemporaines de l'Italie du Nord et du sud de la France en comparaison desquelles ils font figure de produits de luxe. La céramique *a vetrina laziale* et la *maiolica arcaica*, également produites en masse pour la capitale et, comme nous le verrons, pour l'ensemble de la région, semblent également avoir connu une distribution aussi large mais un succès sans doute plus pâle du seul fait de l'harmonisation des techniques dans l'ensemble du bassin méditerranéen.

CONTEXTE RURAL : PRODUCTIONS LOCALES À DIFFUSION LIMITÉE

Le développement des fabriques locales a sans doute eu principalement lieu durant le haut Moyen Age, période durant laquelle, sous domination longobarde, la Sabine se détache économiquement de Rome. L'arrêt des importations de céramiques fines a été remarqué à l'examen d'ensembles datables de la seconde moitié du VIe s. étudiés par la British School at Rome (fouilles de San Donato, de l'abbaye de Farfa et de la Piazza S. Ruffo à Rieti, notamment) (en dernier lieu, Patterson 1993) : ce commerce était pourtant florissant qui doublait celui des céréales, la Sabine constituant le grenier romain jusqu'à cette période. Le repli économique de la région sur elle-même voit sans doute la création de nombreuses petites unités de production, des ateliers ruraux devant pourvoir aux besoins locaux. Ceci explique leur ferme implantation à l'aube du Xe s., alors que les relations avec Rome reprennent graduellement. On peut en outre penser que des ateliers locaux naissent ou se multiplient à la faveur du processus d'*incastellamento* qui va s'affirmer au long des siècles qui suivent. Dans cette hypothèse, il y aurait alors déplacement de main d'œuvre de la zone romaine vers l'arrière pays, motivé par une demande accrue, groupée et stabilisée –celle de ces villageois récemment installés– de mobilier d'usage domestique. Ces potiers sont de nouveau sous nette influence romaine mais développent, dès lors et jusqu'au XIIIe s., un répertoire morphologique et décoratif qui leur est propre.

Si l'on considère l'ensemble du mobilier analysé, force est de conclure à une production très inégale qualitativement, d'un

site à l'autre, mais aussi d'une classe et d'un type à l'autre. Entrent en ligne de compte le savoir-faire et l'habileté de l'artisan, sa capacité à s'adapter à une nouvelle demande et, plus que sa créativité, son adresse à imiter certaines productions. A ces facteurs, directement liés aux compétences du producteur, il faut ajouter des limites d'ordre économique et géographique, la situation de l'atelier jouant un rôle considérable quant à la qualité des pâtes utilisées, mais aussi dans la plus ou moins grande facilité à se fournir en composants essentiels à certaines techniques (ceux des glaçures plombifères, mais surtout stannifères). On doit enfin tenir compte d'une exigence variable de la demande en fonction de l'intérêt des consommateurs concernés par ce type de mobilier : la prétention et la qualité de la production ne sauraient dépasser les vœux et les moyens financiers d'une clientèle finalement bien cernée socialement et économiquement parlant (Lécuyer 1994a et 1995a).

Nous dresserons un tableau de l'évolution typologique de la céramique dans l'arrière pays en procédant de façon chronologique, d'un site à l'autre, pour en tirer les enseignements qu'ils apportent en termes de techniques de fabrication. Deux phases se succèdent (du Xe au XIIIe s. puis du XIIIe au XVe s.) qui relèvent chacune d'une organisation différenciée des modes d'approvisionnement mais illustrent, également, une mutation des comportements au regard des arts de la table.

Xe-XIIIe s. : CÉRAMIQUE A VETRINA PESANTE ET SPARSA

Il faut donc dès l'abord constater que ces sites ne sont pas approvisionnés par la plaine occidentale en mobilier céramique. Les analyses minéro-pétrographiques confiées à H. Patterson (British School at Rome), d'une part, et à S. Sfirecola (Laboratorio di Analisi e Ricerche Archeometriche, Genova) d'autre part, ont permis d'individualiser plusieurs groupes de pâtes provenant tous, cependant, de la zone de l'Apennin central, voire de bassins d'extraction locaux parfois mieux identifiés. Ces observations concernent aussi bien les pâtes réfractaires utilisées pour la céramique à feu que les argiles sableuses utilisées pour la production de la céramique de table⁶ décorée à *vetrina pesante* ou *sparsa*.

Chacun de ces sites est desservi par trois à quatre ateliers à la fois de façon relativement équilibrée ; ces ateliers se partagent un marché sans toutefois être spécialisés dans l'une ou l'autre production : l'analyse typologique et la présence de coulures accidentelles de glaçure sur certains pots à cuire montrent que les potiers maîtrisaient la spécificité des pâtes et fabriquaient à la fois céramique de cuisine, de table et de cuisson. Un répertoire parallèle se développe, commun à toutes les fabriques locales : les différences entre leurs productions touchent davantage le détail que le type dans sa globalité (fig. 3.1-4), la coexistence de ces ateliers autour d'un même site étant sans doute rendue possible par l'occurrence d'une clientèle nombreuse. La qualité finale de la marchandise devait également jouer, la maîtrise technique des potiers – et notamment celle de la glaçure – entrant probablement parmi les critères de choix au moment de l'achat, avec ce qu'elle suppose comme différence de coût. Ce fait a plus particulièrement été mis en évidence à Caprignano à travers la

comparaison du mobilier issu de la fouille de la *rocca* et celui des maisons du village (Lécuyer 1994a) : dans la seconde moitié du XIIIe s., la maison villageoise est essentiellement équipée de cruches majoritairement non glaçurées mais simplement décorées d'incisions parallèles au peigne (fig. 4.1-3), alors que l'on trouve déjà, dans les maisons de la *rocca*, les premiers exemplaires de pichets de *vetrina laziale* auprès d'un répertoire de céramique à *vetrina sparsa* élargi à quelques formes ouvertes (fig. 4.4-8).

Au Xe s., la céramique de table est partout exclusivement représentée par la céramique dite *a vetrina pesante* dont la qualité et le répertoire morphologique – presque seulement constitué de cruches – sont alors étroitement liés aux productions connues à Rome pour cette période (Lécuyer 1991) : les artisans locaux, rompus aux techniques de pointe, n'ont donc guère à souffrir de la concurrence urbaine, leurs produits semblant suffire à satisfaire la demande locale. Dès le XIe s. cependant, alors que la céramique *a vetrina sparsa* au revêtement moins riche devient majoritaire, on constate, à partir de l'étude du mobilier de nos sites de référence, deux attitudes distinctes des potiers au regard de leur production, comportements qui semblent être en partie dus aux conditions géographiques et économiques qui régissent la vie des populations rurales composant l'essentiel de leur clientèle.

Le premier parti, illustré par les sites de la vallée du Turano (Lécuyer 1991; 1993), montre une étroite correspondance entre l'évolution des productions romaines et les productions locales⁷; ceci, sans doute, à la faveur de relations économiques privilégiées de cette zone avec Rome. En ce qui concerne le passage de la céramique *a vetrina pesante* à la *vetrina sparsa*, on note le même processus de raréfaction de la glaçure et la perte progressive de qualité du revêtement : elle évolue en effet d'une glaçure amplement distribuée à la surface des pots, mais de façon déjà lacuneuse (type A) qui voit son apogée dans la première moitié du XIIe s., à une qualité plus médiocre qui aura cours jusqu'à la seconde moitié du XIIIe s., appliquée en taches plus ou moins importantes en superficie (type B). De même, on passe progressivement, au XIIIe s., d'une pâte fine, épurée et au son métallique pour les premières productions, à des ustensiles plus grossièrement tournés en pâte sableuse mais au répertoire élargi à d'autres formes (quelques écuelles, pots de stockage, micro-vases, jattes). Les derniers exemplaires de la fin du XIIIe s. montrent plus clairement encore – tant qualitativement que quantitativement – un changement de statut de ce type au sein du vaisselier céramique : la *ceramica a vetrina sparsa* est alors peu à peu reléguée au rang de céramique commune au profit de la céramique fine polychrome.

Un tout autre développement va caractériser la céramique produite dans la micro-région de Caprignano dont il faut d'ores et déjà préciser qu'elle connaîtra une évolution très différente – à moins qu'il ne faille parler, d'ailleurs, de stagnation typologique. Les potiers locaux vont en effet vivre des techniques initialement acquises sans chercher à les renouveler – pas plus que leur répertoire morphologique –, ceci jusqu'aux premières années du XIVe siècle, moment bien documenté de l'abandon de ce site (Bougard 1988). Ce phé-

5 Plusieurs techniques de pose du décor coexistent : les motifs sont posés sur un fond d'engobe pâle, blanc ou crème, sur ou sous une fine glaçure plombifère transparente, soit sur une glaçure contenant déjà un faible taux d'étain. Cf. en dernier lieu Berti 1995.

6 Certains résultats de ces analyses ont été publiés (Sfirecola 1992).

7 Même s'il faut apparemment considérer parfois un retard que l'on estime, en l'état actuel des recherches, à moins d'un quart de siècle.

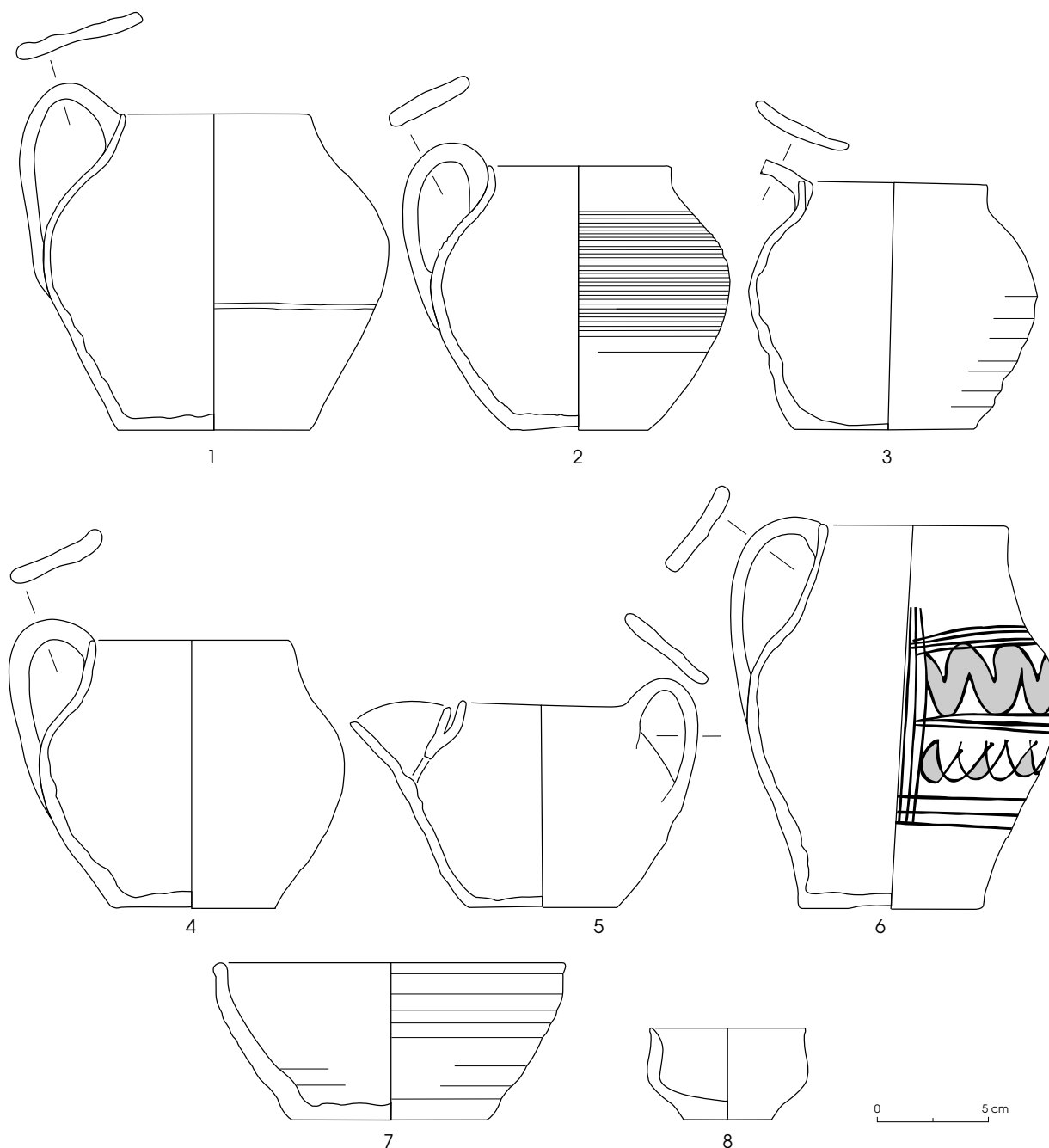


Fig. 4 : Répertoire de la vaisselle de table en usage dans une maison villageoise (1-3) et dans une maison de la rocca (4-8) au milieu du XIIIe s. à Caprignano.

nomène pourrait tenir au fait que les fabriques urbaines du haut Latium, zone avec laquelle Caprignano semble entretenir des relations privilégiées, ne font pas preuve d'un même dynamisme dans la diffusion de leurs productions que la zone romaine.

De fait, le schéma présenté par L. Paroli (1990b) à partir du mobilier issu des fouilles urbaines de la Crypta Balbi à Rome (Paroli 1990a) s'applique mal aux fabriques qui ont cours à Caprignano, ainsi d'ailleurs qu'à de nombreuses autres productions de l'aire sabine (en dernier lieu, Romei 1997). Le

souci d'épargne du revêtement plombifère et la perte qualitative sont également sensibles dès le XIIe s., mais ces transformations vont se faire sur une fourchette chronologique plus large, plus étendue dans le temps, puisque la *ceramica a vetrina sparsa* sera produite –et constituera encore la base, l'essentiel, du vaisselier de table– jusqu'aux premières décennies du XIVe s., un siècle donc après l'abandon de la production de ce type à Rome !

Parallèlement, les mêmes ateliers produisent jusqu'au XIVe s. des cruches à décor incisé au peigne (fig. 4.2), sans revête-

ment, mais fabriquées sur le modèle morphologique des cruches décorées *a vetrina sparsa* (fig. 3). Or, ce type de produit, on l'a vu, ne sera en pratique retrouvé sur le site qu'en contexte d'habitat villageois et non seigneurial : pour anecdotique que soit cette remarque, elle montre qu'il existe une échelle de valeur au sein d'une même classe de mobilier et de la production d'un même atelier ; échelle de valeur en décalage technologique et chronologique avec celle que l'on a pu observer sur les sites du Turano où elle oppose les derniers exemplaires de *ceramica a vetrina sparsa* fabriqués localement avec la céramique à décor polychrome importée de centres plus importants.

Pendant la période Xe-XIIIe s., et quels que soient les sites pris en compte ici, ces ateliers ruraux couvrent la majeure part des besoins en équipement domestique de ces populations rurales : pour des objets aussi courants qu'essentiels à la bonne marche des activités quotidiennes, il était sans doute plus aisé et économique de se fournir auprès d'un artisan local. Quelques importations régionales –très rares–, souvent des productions romaines ou viterbaises (fig. 4.6), ont été relevées dans le contexte seigneurial de l'habitat : *rocca* et maisons que de nombreux indicateurs architecturaux et archéologiques permettent de qualifier de riches. Il s'agit tout au plus d'importations casuelles, se limitant à quelques individus et résultant sans doute de contacts ponctuels d'une mince partie de la population avec les principaux centres économiques et politiques.

XIIIe-XIVe s. : CERAMICA A VETRINA LAZIALE ET MAIOLICA ARCAICA

Un tournant essentiel se produit évidemment dès la première moitié du XIIIe s. avec l'invasion du marché de la vaisselle de table par la *ceramica a vetrina laziale* (fig. 5.1) puis, à la fin du siècle, par la *maiolica arcaica* (fig. 5.2) que l'on peut typologiquement rapprocher des productions romaines. Outre les analyses de pâtes, l'étude typologique de la *ceramica a vetrina laziale* en usage sur ces sites montre clairement que l'on peut parler d'importations systématiques : à la difficulté technique que représente la réalisation de ce nouveau type de décor pourraient s'ajouter certains problèmes d'approvisionnement en pâte idoine (calcaire) pour les potiers locaux qui n'exploitent, on l'a vu, que des argiles réfractaires et sableuses dont ils peuvent disposer sur place. La présence de qualités fort différentes de céramiques *a vetrina laziale* laisse cependant présager l'importation de ces produits depuis d'autres centres (on pense notamment à Rieti, bien sûr) que, faute d'analyses et de confrontations typologiques possibles, l'on ne peut encore déterminer.

Ce phénomène n'affecte cependant que les sites de la vallée du Turano dont on perçoit mieux encore le dynamisme des échanges avec la côte. Dans un premier temps (début du XIIIe s.), on observe le maintien d'une production locale de *ceramica a vetrina sparsa* de belle qualité (pâte fine et sonante, glaçure fine mais brillante) qui semble vouloir contrer la concurrence de la céramique à décor polychrome; la cause

est cependant perdue d'avance et on constate, dans la vallée du Turano, l'abandon progressif du type *a vetrina sparsa*, définitif dans la seconde moitié du XIIIe s.

A Caprignano, au contraire, la céramique à décor polychrome reste toujours extrêmement rare et une glaçure éparse de piètre qualité constituera, jusqu'au début du XIVe s. le service de table commun à l'ensemble des habitants. De fait, si la *ceramica a vetrina laziale* circule dans cette zone du Latium, les ateliers locaux n'en tiennent guère compte sur le plan technique comme sur le plan morphologique (on n'observe aucun passage, notamment, de la cruche au pichet) et ne semblent d'ailleurs pas craindre la menace qu'elle fait peser sur leur propre production qui ne cesse de s'appauvrir qualitativement. En fait, ceci reflète bien l'ascendance du dynamisme économique d'une micro-région sur la permanence de la production et la longévité des petits ateliers qui la fournissent. A partir du XIIIe s., de nombreux *castra* de la zone sont en effet en situation de crise économique et en passe d'être absorbés par des fondations plus puissantes (Bougard 1988). Il faut sans doute imaginer qu'un certain nombre d'ateliers locaux, dont on a vu qu'ils étaient techniquement peu compétitifs, ont profité de la situation et survécu grâce à cet état de pauvreté et d'isolement économique de leur clientèle. Il y a d'ailleurs fort à parier qu'ils disparaissent ensuite, au moment –non documenté par l'archéologie– où les restructurations de ces campagnes prennent forme et se stabilisent aux XIVe-XVe s.

Retournons donc dans la vallée du Turano pour examiner la réaction des potiers locaux à l'avènement de ces nouvelles techniques. Pour la comprendre, il faut considérer non plus la céramique de table, sur laquelle mon exposé a seulement porté jusqu'ici, mais la céramique commune : ustensiles de stockage, de cuisine et de cuisson qui sont autant de classes de mobilier qui viennent utilement compléter ces conclusions.

Il faut tout d'abord souligner, du Xe à la fin du XIVe s., la totale absence de céramique de cuisine en pâte calcaire, pourtant assez courante à Rome et ses environs, notamment à partir du XIIIe s. En fait, l'*olla acquaria* est le seul ustensile tourné en pâte calcaire présent durant toute la période considérée sur les sites dont il est question ici, encore qu'en quantité variable d'un habitat à l'autre⁸. Les analyses menées sur des échantillons de ces pâtes désignent la vallée du Tibre comme provenance la plus probable. L'étude typologique et morphologique de ces amphores montre, quant à elle, une étroite affinité avec les productions en cours à Rome, même sur le site de Caprignano dont on a vu plus haut à quel point il était dégagé de ces influences. Nous sommes donc tenté de voir là des "importations" en provenance d'ateliers disséminés le long de la vallée du Tibre et spécialisés (au moins jusqu'au XIIIe s.) dans la fabrication de ces ustensiles de stockage et peut-être de cuisine⁹. Cette hypothèse conforte l'impossibilité, pour les potiers locaux, de répondre à quelque demande que ce soit en pâte calcaire : handicap mineur tant qu'il s'agissait de quelques céramiques communes¹⁰, majeur dès que la mode est passée à la vaisselle de table polychrome. Il est encore difficile de quantifier les ateliers ruraux qui vont survivre à l'invasion du marché local par la céramique fine

8 A Caprignano, chaque maison est équipée d'une à trois amphores alors que ce type d'ustensile de stockage ne représente pas 3 % de la céramique relevée sur les sites de la vallée du Turano.

9 Nous espérons être en mesure de vérifier très prochainement cette hypothèse avec l'aide de M. Picon (UPR 7524) dans le cadre d'une enquête du LAMM (UMR 9965 du CNRS) sur la production et la diffusion de la céramique (Xe-XVIe s.) en Latium.

10 Malgré un large répertoire morphologique de céramique commune tournée en pâte calcaire, seules les traditionnelles *olle acquarie* seront importées de la vallée du Tibre.



Fig. 5 : Ciotole de vetrina laziale (1) et de maiolica arcaica (2) en usage dans la vallée du Turano (première moitié du XIVe s.).

“importée” notamment de Rome, Viterbe et sans doute Rieti. On peut plus facilement caractériser leur production à partir de la seconde moitié du XIIIe s.

Après quelques timides tentatives d’imitation des productions romaines¹¹ qui resteront sans suite, il semble que l’on abandonne le marché de la céramique de table pour ne produire plus que des ustensiles de cuisine et de cuisson requérant des techniques de fabrication bien maîtrisées par ces

potiers, à savoir, pour le moins, celle des revêtements plombifères (Lécuyer 1995b). Les analyses pétrographiques et typologiques permettent en effet de conclure à des productions toujours locales des ustensiles à feu et de fréquentes observations de coulures accidentelles de glaçure sur les parois de la céramique culinaire à des origines identiques à celles d’une production en pâte sableuse (céramique de table et de cuisine) admettant ce type de revêtement.

On assiste en fait à une dévalorisation des productions locales à revêtement plombifère qui, du statut de céramique de table, vont rétrograder au rang de la vaisselle commune dont le répertoire, fort heureusement, va sensiblement s’élargir dès le milieu du XIIIe s. Tout à fait conscients de cet état de fait, les artisans locaux vont cependant s’efforcer d’atteindre aux qualités les plus performantes en sélectionnant leurs argiles pour servir au mieux les nouvelles fonctions de leurs pots : dès la seconde moitié du XIIIe s. et surtout le XIVe s., les procédés culinaires semblent en effet se multiplier et requérir un large répertoire d’ustensiles susceptibles de servir successivement à la cuisine et sur le feu. On assiste alors à l’homogénéisation des pâtes utilisées pour la production des céramiques communes, les argiles réfractaires tendant à s’épurer et les argiles rouges à devenir plus grossières. Parallèlement, les répertoires morphologiques de ces deux classes (cuisine et cuisson) vont se combiner et fusionner au point qu’il est parfois difficile de déterminer la fonction précise d’un objet.

Tout ceci revient à considérer une certaine spécialisation des ateliers ruraux par rapport aux centres périurbains plus polyvalents, puisque dès les Xe-XIe s., leurs productions se réduisent aux céramiques tournées en pâte réfractaire ainsi qu’aux pâtes sableuses dans lesquelles sont tournées les quelques formes de table (derniers exemplaires de *ceramica a vetrina sparsa*) et de cuisine¹².

Dès la fin du XIIIe s., leur production va peu à peu se limiter à des vases “à tout faire” de qualité intermédiaire et de forme standardisée, la glaçure plombifère assumant dès lors un rôle non plus décoratif mais fonctionnel surtout, comme revêtement interne de ces pièces. Il y aurait donc seulement transfert du mode d’application d’une technique connue à des ustensiles qui vont désormais –et de nouveau– coller étroitement aux modèles romains ou mis en circulation par les zones de production périurbaines, ceci, sans doute, pour éviter de perdre également le marché de la céramique commune. Nous ne sommes guère en mesure de dire le devenir de ces ateliers de l’arrière pays : ces données nous échappent du fait de l’abandon à peu près concomitant, dans la seconde moitié du XIVe s. des sites étudiés. Les fabriques du Turano, plus dynamiques que celles qui fournissaient Caprignano survivent-elles à la vague d’abandon de ces sites ? On peut le penser, au moins sur le court terme, dans la mesure où la diffusion de leurs produits semble assez large pour englober les quatre sites pris en compte, soit un rayon de 10 à 20 km.

Le tableau que l’on vient d’esquisser se réduit à un maigre rayon de 60 km autour de Rome. Il reste bien entendu à le compléter en examinant la situation un peu au-delà de ce périmètre, notamment dans la conque réatine et autour des sièges épiscopaux de Narni, Terni et, plus au Sud, de Tivoli, en se donnant les moyens de mener une enquête approfondie sur la géographie des centres de production, les modes d’approvisionnement et la diffusion de la céramique dans les campagnes.

11A partir d’une pâte sableuse très épurée.

12 Dans le cadre de ce congrès international, il est important de rappeler qu’il y a déjà –ou doit-on dire encore ?–, au Xe s., une stricte adaptation du choix des pâtes à la fonction des ustensiles, clairement établie, donc, et définie au sein de l’*instrumentum* domestique.

BIBLIOGRAPHIE

- Ballardini 1964** : BALLARDINI (G.).— L'eredità ceramistica dell'antico mondo romano. Rome, 1964.
- Berti 1995** : BERTI (G.), GELICHI (S.).— Mille chemins ouverts en Italie. *In* : Le Vert et le Brun, de Kairouan à Avignon, céramiques du Xe au XVe siècle, exposition, Marseille, 1995. Marseille, Musées de Marseille, RMN, 1995, p. 129-164.
- Bonasera 1991** : BONASERA (E.), DE MINICIS (E.), HUBERT (É.).— Chronique des fouilles de la section Moyen Age : Montagliano (Prov. Rieti, Com. Collalto Sabino). *MEFRM*, 103, 1991-1, p. 433-442.
- Bonasera 1992** : BONASERA (E.), DE MINICIS (E.), HUBERT (É.), LÉCUYER (N.).— Activités de l'École Française de Rome. Fouilles de la section Moyen Age : Offiano (Prov. Rieti, Com. Pozzaglia). *MEFRM*, 104, 1992-2, p. 555-561.
- Boni 1901** : BONI (G.).— Il Sacrario di Juturna. *Notizie degli Scavi*, 1901, p. 41-144.
- Bonifay 1986** : BONIFAY (M.), PAROLI (L.), PICON (M.).— Ceramiche a vetrina pesante scoperte a Roma e Marsiglia : risultati delle prime analisi fisico-chimiche. *Archeologia Medievale*, XIII, p. 79-96.
- Bougard 1986** : BOUGARD (F.), HUBERT (É.), NOYÉ (G.).— Chronique des activités de l'École Française de Rome. Fouilles de la section Moyen Age : Caprignano (Cne de Casperia, prov. de Rieti). *MEFRM*, 98-2, 1986, p. 1186-1194.
- Bougard 1988** : BOUGARD (F.), HUBERT (É.), NOYÉ (G.).— Du village perché au castrum : le site de Caprignano en Sabine. *In* : Structures de l'habitat et occupation du sol dans les pays méditerranéens : les méthodes et l'apport de l'archéologie extensive, Paris, 1984. Rome-Madrid, 1988, p. 433-465 (Castrum, 2).
- Coste 1988a** : COSTE (J.).— Offiano nella documentazione scritta. Primo saggio di sintesi. Note dactylographiées, Rome, 20 avril 1988, s.p.
- Coste 1988b** : COSTE (J.).— Un villaggio abbandonato della valle del Turano : Montagliano. *Il Territorio*, IV, 2, p. 3-18.
- De Minicis 1993** : DE MINICIS (E.), HUBERT (É.), LÉCUYER (N.).— Enquête archéologique en Sabine, II : le castrum d'Offiano (XIe-XVe siècles). *MEFRM*, 105, 1993, p. 175-230.
- De Minicis 1991** : DE MINICIS (E.), HUBERT (É.) a cura di.— Indagine archeologica in Sabina : Montagliano, da casale a castrum (secc. IX-XV). *Archeologia Medievale*, XVIII, p. 491-546.
- De Minicis 1995a** : DE MINICIS (E.), HUBERT (É.).— Il castrum di Montagliano (Collalto Sabino): nuove acquisizioni. *Archeologia Laziale*, XII-2, p. 665-670 (Quaderni di Archeologia Etrusco-Italica, 24).
- De Minicis 1995b** : DE MINICIS (E.), HUBERT (É.) a cura di.— Enquête archéologique en Sabine III, La villa de Sant'Agnesse (XIe-XVIe s.). *MEFRM*, 107, 1995-1, p. 107-171.
- Hodges 1986** : HODGES (R.), PATTERSON (H.).— San Vincenzo al Volturno and the Origins of Medieval Pottery Industry in Italy. *In* : La ceramica medievale nel Mediterraneo occidentale, Sienna-Faenza, 1984. Florence, All'Insegna del Giglio, 1986, p. 13-26.
- Lécuyer 1991** : LÉCUYER (N.).— Montagliano : la ceramica. *In* : Indagine archeologica in Sabina : Montagliano, da casale a castrum (secc. IX-XV). *Archeologia Medievale*, XVIII, p. 503-521.
- Lécuyer 1992a** : LÉCUYER (N.).— Caprignano (Prov. Rieti). *In* : Paroli 1990a, p. 455-462.
- Lécuyer 1992b** : LÉCUYER (N.).— La céramique. *In* : Activités de l'École Française de Rome. Fouilles de la section Moyen Age : Offiano (Prov. Rieti, Com. Pozzaglia). *MEFRM*, 104, 1992-2, p. 560.
- Lécuyer 1993** : LÉCUYER (N.).— Étude chronologique et typologique de la céramique du castrum d'Offiano. *In* : Enquête archéologique en Sabine, II : le castrum d'Offiano (XIe-XVe siècles). *MEFRM*, 105, 1993, p. 175-230.
- Lécuyer 1994a** : LÉCUYER (N.).— Recherches sur la céramique médiévale latiale en milieu rural, 320 p. (Thèse de doctorat d'Histoire, Paris, 1994).
- Lécuyer 1994b** : LÉCUYER (N.).— Céramique et cuisine paysannes du Latium médiéval : contribution des fouilles de Caprignano, Montagliano et Offiano (Prov. Rieti). *In* : Ceramiche di età medievale e moderna a Roma e nel Lazio I, Rome, 1993. Rome, Kappa, 1994, p. 136-142.
- Lécuyer 1995a** : LÉCUYER (N.).— Vaisselle et usages culinaires : spécificité de la demande en ustensiles céramiques dans le Latium rural des XIe-XIve s. *In* : Ceramiche di età medievale e moderna a Roma e nel Lazio II, Rome 1994. Rome, Kappa, 1994, p. 142-158.
- Lécuyer 1995b** : LÉCUYER (N.).— Le mobilier céramique : étude chronologique et typologique. *In* : De Minicis 1995b, p. 125-140.
- Manacorda 1985** : MANACORDA (D.) a cura di.— Archeologia Urbana a Roma : il progetto della Crypta Balbi, 3. Il Giardino del conservatorio di S. Caterina della Rosa. Florence, All'Insegna del Giglio, 1985, 633 p., 2 vol. (Biblioteca di Archeologia Medievale).
- Manacorda 1986** : MANACORDA (D.), PAROLI (L.), MOLINARI (A.), RICCI (M.), ROMEI (D.).— La ceramica medioevale di Roma nella stratigrafia della Crypta Balbi. *In* : La ceramica medievale nel Mediterraneo occidentale, Sienna-Faenza, 1984. Florence, All'Insegna del Giglio, 1986, p. 511-544.
- Mazza 1983** : MAZZA (G.).— La ceramica medioevale di Viterbo e dell'Alto Lazio. Viterbe, Libri d'Arte, 1983, 167 p.
- Mazzucato 1968** : MAZZUCATO (O.).— Ceramica medioevale romana. La produzione attorno al Mille. *Palatino*, XII-2, 4e série, 1968, p. 147-155.
- Mazzucato 1972** : MAZZUCATO (O.).— La ceramica a vetrina pesante. Rome, CNR, 1972, 70 p.
- Mazzucato 1976** : MAZZUCATO (O.).— La ceramica Laziale dei secoli XI-XIII. Rome, C.N.R., 1976, 65 p.
- Meneghini 1985** : MENEGHINI (R.), STAFFA (A.R.).— Ceramica a vetrina pesante da nuovi scavi in Roma. *Archeologia Medievale*, XII, p. 643-665.
- Molinari 1990** : MOLINARI (A.).— Le ceramiche rivestite bassomedievali. *In* : Paroli 1990a, p. 357-484.
- Molinari 1995** : MOLINARI (A.).— L'Italie du Sud. *In* : Le Vert et le Brun, de Kairouan à Avignon, céramiques du Xe au XVe siècle, exposition, Marseille, 1995. Marseille, Musées de Marseille, RMN, 1995, p. 119-125.
- Noyé 1984** : NOYÉ (G.).— Chronique des activités de l'École Française de Rome. Fouilles de la section Moyen Age : Caprignano (Casperia, prov. de Rieti). *MEFRM*, 96, 1984-2, p. 958-972.
- Paroli 1985** : PAROLI (L.).— Reperti residui di età medievale. *In* : Manacorda 1985, p. 173-244.
- Paroli 1990a** : PAROLI (L.), SAGUI (L.) a cura di.— Archeologia urbana a Roma : il progetto della Crypta Balbi, 5. L'esedra della Crypta Balbi nel Medioevo (XI-XV secolo). Florence, All'Insegna del Giglio, 1990, 647 p., 2 vol. (Biblioteca di Archeologia Medievale).
- Paroli 1990b** : PAROLI (L.).— Ceramica a vetrina pesante altomedievale (Forum Ware) e medievale (Sparse Glazed). Altre invetrate tardo-antiche e altomedievali. *In* : Paroli 1990a, p. 314-356.
- Paroli 1992a** : PAROLI (L.) a cura di.— La ceramica invetriata tardoantica e altomedievale in Italia, Sienna, 1990. Florence, All'Insegna del Giglio, 1992, 640 p. (Quaderni del Dipartimento di Archeologia e Storia delle Arti Sezione Archeologica, Università di Siena, 28-29).
- Paroli 1992b** : PAROLI (L.).— La ceramica invetriata tardoantica e medievale nell'Italia centro-meridionale. *In* : Paroli 1992a, p. 33-61.
- Patterson 1992** : PATTERSON (H.).— La ceramica a vetrina pesante (Forum Ware) e la ceramica a vetrina sparsa da alcuni siti nella Campagna Romana. *In* : Paroli 1992a, p. 418-434.
- Patterson 1993** : PATTERSON (H.).— Un aspetto dell'economia di Roma e della Campagna Romana nell'altomedioevo : l'evidenza della ceramica. *In* : PAROLI (L.), DELOGU (P.) a cura di : La storia economica di Roma nell'Alto Medioevo alla luce dei recenti scavi archeologici, Rome, 1992. Florence, All'Insegna del Giglio, 1993, p. 309-331.
- Romei 1990** : ROMEI (D.).— Ceramica acroma depurata, I : Anfore, coperchi, piedestalli. *In* : Paroli 1990a, p. 264-287.
- Romei 1992a** : ROMEI (D.).— La ceramica. *In* : Indagini archeologiche sul sito di Roccabaldesca in Sabina : notizia preliminare. *Archeologia Medievale*, XIX, p. 471-479.
- Romei 1992b** : ROMEI (D.).— La ceramica a vetrina pesante altomedievale nella stratigrafia dell'esedra della Crypta Balbi. *In* : Paroli 1992a, p. 378-393.
- Romei 1997** : ROMEI (D.).— La ceramica medievale dal Castello di Scorano (prov. di Roma). *In* : Ceramiche di età medievale e moderna a Roma e nel Lazio III, Rome, 1996. A paraître.
- Sfrecola 1992** : SFRECOLA (S.).— Studio mineralogico sulle ceramiche a vetrina pesante. *In* : Paroli 1992, p. 579-601.
- Sienna-Faenza 1984** : La ceramica medievale nel Mediterraneo Occidentale, Sienna-Faenza, 1984. Florence, All'Insegna del Giglio, 1986, 611 p.
- Toubert 1973** : TOUBERT (P.).— Les structures du Latium médiéval. Le Latium méridional et la Sabine du IXe siècle à la fin du XIIe siècle. Rome, E.F.R.-Palais Farnèse, 1973, 2 vol., 1500 p. (BEFAR, Fasc. 221).
- Valbonne 1978** : La céramique médiévale en Méditerranée occidentale, Xe-XVe siècles, Valbonne, 1978. Paris, CNRS, 1980, 465 p. (Colloques Internationaux du CNRS, 584).
- Whitehouse 1967** : WHITEHOUSE (D.).— The Medieval Glazed Pottery of Lazio. *PBSR*, XXXV, 1967, p. 40-86.
- Whitehouse 1976** : WHITEHOUSE (D.).— Ceramica Laziale. *PBSR*, XLIV, 1976, p. 157-170.
- Whitehouse 1980** : WHITEHOUSE (D.).— The Medieval Pottery of S. Cornelia. *PBSR*, XLVIII, p. 125-158.
- Whitehouse 1985** : WHITEHOUSE (D.).— L'invetriata tardoromana e altomedievale nel Lazio. *In* : La ceramica invetriata tardo romana e alto medievale. Côme, 1981. Côme, New Press, 1985, p. 105-108 (Archeologia dell'Italia Settentrionale, 2).
- Whitehouse 1993** : WHITEHOUSE (D.).— Tipologie e tecniche della ceramica a vetrina pesante IX-X secolo. Roma, C.N.R., 1993, 268 p. (Monografie scientifiche, Serie Scienze Umane e Sociale).